

LIBERALISME - NEGATIONNISME : QUAND LA FOI S'EGARE

Par Ariane Bendavid

Maître de Conférences, UFR d'études hébraïques, Paris IV-Sorbonne

Responsable enseignement au sein de l'Union libérale israélite de France

Il y a quelques jours, un Grand Rabbin israélien, Shlomo Amar, déjà connu pour avoir déclaré que l'homosexualité était « une abomination », s'est à nouveau distingué en affirmant que les juifs libéraux étaient « pires que les négationnistes ». J'aurais traité par le mépris ces propos scandaleux, s'il n'avait été invité à s'exprimer dans une synagogue consistoriale, où la présence du Grand Rabbin de France a été annoncée, puis démentie. Sa déclaration prenait place dans le contexte de débats qui opposent depuis quelques années les juifs orthodoxes aux femmes israéliennes qui réclament - en vain - un espace mixte devant le « Mur des Lamentations ». L'objectif de ce Rabbin : réaffirmer que la Torah est *La* vérité, et que la mixité est une atteinte à la pudeur.

Dans les communautés juives françaises d'aujourd'hui, le mot « libéral » est presque devenu une insulte. Le seul nom de « Copernic » suffit souvent à provoquer chez les plus orthodoxes une véritable levée de boucliers. Rien ne peut justifier un tel rejet, bien au contraire. Lorsque le mouvement réformé – devenu libéral - est né, au 19^e siècle en Allemagne, puis en France – pionnière de l'émancipation - il a répondu au désarroi de très nombreux juifs qui ne se reconnaissaient plus dans les communautés orthodoxes. Loin de les éloigner de leur religion de naissance, il a permis à ces juifs émancipés de retrouver le chemin de la synagogue. Le culte s'est modifié, adapté, ouvert à la modernité, et au pluralisme.

Mais il faut peut-être rappeler ici que, contrairement à l'idée reçue, le peuple juif n'a pas attendu les Lumières pour s'adapter à son temps. Il l'a fait à chaque grande période de son histoire : aux époques perse, hellénistique, romaine, médiévale, et bien sûr, étape décisive, à l'époque moderne. « Adopter et adapter », telle pourrait être sa devise. S'inspirer de ce que les autres ont de meilleur pour l'adapter à sa propre vision du monde, sans jamais oublier ses propres valeurs. C'est ce qu'Ahad Ha-Am, le chantre du sionisme culturel, appelait « imitation positive ». Celle qui sert de tremplin, et qui permet le progrès. Il n'y aurait pas eu de Philon d'Alexandrie ni de Maïmonide sans la philosophie grecque, pas de Mendelssohn, Rosenzweig ou Levinas, sans la philosophie occidentale. Mais peut-être Shlomo Amar considère-t-il ces penseurs comme superflus, voire hérétiques ? Oserais-je lui dire alors que la Torah elle-même s'est souvent inspirée des mythes environnants, que la loi dite du Talion, « œil pour œil, dent pour dent », figurait déjà dans le code d'Hammourabi, longtemps avant la rédaction de la Torah, et que l'expression « Tu aimeras

l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme » est un emprunt, transposé, aux serments de vassalité assyriens ?

Sans la Torah, c'est certain, le peuple juif n'aurait pas survécu en exil. La tradition est sans conteste la colonne de feu qui a guidé Israël dans ses exils successifs et lui a permis de traverser les siècles d'une histoire chaotique sans perdre ni son identité ni son patrimoine culturel. Pendant deux millénaires, le juif s'est défini par la pratique des commandements, qui lui dictaient son comportement du lever au coucher. Cette volonté de s'abriter, selon les termes de Martin Buber, «derrière l'ouvrage fortifié de la Loi », a sans nul doute permis sa survie. Mais cette pratique seule n'aurait pas été suffisante. Car en restant fermés sur eux-mêmes, les juifs seraient peut-être morts asphyxiés. Ils auraient peut-être disparu, comme de nombreuses civilisations de l'Antiquité - sumérienne, babylonienne, assyrienne, égyptienne... Leur survie, ils la doivent aussi, et peut-être surtout, à leur faculté d'adaptation, elle-même déjà prônée par le Talmud, qui stipule qu'on doit vivre avec son temps et que « La loi du pays est la loi ».

De cette volonté d'adaptation est donc né le judaïsme libéral. Il se veut une religion moderne, capable de s'enrichir des apports extérieurs, ouverte sur le monde, bien implantée dans la Cité, et parfaitement compatible avec la laïcité de la République française. Une religion qui refuse les superstitions, qui ne craint pas de jeter un regard critique sur les textes « sacrés », ne juge pas l'Autre en fonction de ce en quoi il croit, respecte la liberté de conscience, la liberté de culte, et la liberté d'expression. Le grand progrès de l'ère moderne en matière de religion est l'acceptation de l'Autre dans sa différence, y compris dans son athéisme.

Car on peut parfaitement, sans la moindre contradiction aujourd'hui, se sentir profondément juif tout en n'étant ni croyant ni pratiquant.

Contrairement encore aux idées reçues, et n'en déplaît à Monsieur Amar, l'immense majorité des juifs de France sont des libéraux... mais hélas des libéraux qui n'osent pas se l'avouer - en grande partie parce que les instances orthodoxes font peser sur eux une terrible culpabilité, dont les propos insultants de Shlomo Amar ne sont que la partie émergée de l'iceberg.

Jusqu'au 18^e siècle, un abîme séparait les juifs des peuples dont ils partageaient pourtant la terre. Cet abîme, les juifs occidentaux ont voulu le combler. Ils ont saisi la main qu'on leur tendait, ils ont fait tomber les barrières du ghetto physique et spirituel dans lequel ils étaient enfermés, sans aucune chance de progrès social ou culturel. La Haskalah – équivalent juif des Lumières - est parvenue à faire du peuple juif un 'interlocuteur valable' au sein des nations. Depuis, le monde occidental doit compter avec lui. Il a su y prendre sa place, et une place de choix.

Bien sûr, cette entrée dans le monde moderne a souvent impliqué un éloignement vis-à-vis de la pratique religieuse. Mais ce judaïsme ouvert, accueillant, respectueux de 'l'étranger', n'est autre

que celui que prênaient les Prophètes d'Israël, qui déjà subordonnaient le rituel à l'éthique : « Je suis las de vos holocaustes de béliers (...) Apprenez à bien agir, recherchez la justice ; rendez le bonheur à l'opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la cause de la veuve » (Isaïe 1, 11-17). « Voici le jeûne que j'aime : c'est de rompre les chaînes de l'injustice, de dénouer les liens de tous les jougs, (...), de partager ton pain avec l'affamé, de recueillir dans ta maison les malheureux sans asile » (Isaïe 58, 6-7).

Le judaïsme a toujours accepté en son sein les courants les plus divers, et c'est ce qui fait sa richesse. A l'époque où fut rédigé le livre de Ruth, deux écoles s'opposaient en Israël : l'une nationaliste et xénophobe, celle d'Ezra et Néhémie, qui préconisait la répudiation des femmes étrangères ; et l'autre qui, convaincue que l'immobilisme religieux et l'isolement étaient aussi vains qu'absurdes, prônait l'accueil de l'étranger. Non seulement le Livre de Ruth est entré dans le canon biblique, mais la tradition considère même cette convertie, une Moabite, l'ennemie par excellence, comme l'ancêtre du roi David. Il lui a suffi de prononcer cette petite phrase : « Ton Dieu sera mon Dieu ».

Les juifs libéraux ne sont que les héritiers de ce judaïsme d'ouverture.

Bien sûr, vous pourrez me rétorquer que le libéralisme favorise l'assimilation et les mariages mixtes. Mais il s'agit en réalité d'un phénomène de société contre lequel il est difficile de lutter, et qui rend plus indispensable encore l'existence de communautés libérales. Face à la multiplication de ces mariages mixtes, une question vitale se pose aujourd'hui à nous, juifs français : pouvons-nous, tant sur un plan strictement démographique, que sur un plan éthique, rejeter tous ces couples, et surtout, tous les enfants de mère non juive ou convertie en dehors du Consistoire – alors même que c'était bien la patrilinéarité qui prévalait à l'époque biblique ? Il en va aussi de la définition de l'identité juive. Ne serait-elle qu'une question de naissance, et non de culture, de volonté d'appartenance, de sentiment d'identité ? Est-ce un crime de préférer l'accueil de l'autre à la fermeture sur soi ? De donner la préférence à l'adage talmudique qui enseigne : « Un étranger qui veut se convertir, tu le feras entrer sous l'aile de la *Shekhina* – la Présence divine » ? Des dizaines de milliers d'enfants de père juif sont élevés dans le judaïsme. Ils portent un nom juif, ils sont perçus comme juifs par leur entourage, ils se revendiquent comme tels, mais ne le sont pas aux yeux de leurs propres coreligionnaires... N'y a-t-il pas là un terrible paradoxe, auquel il serait grand temps de répondre ? Certes, les conversions sont possibles au sein du Consistoire, mais le « parcours du combattant » qui attend les candidats en décourage plus d'un.

Loin donc d'être un danger, le libéralisme est sans doute le dernier rempart contre la disparition du judaïsme de diaspora. Il est le seul à répondre aux défis de la modernité et de la mondialisation. Ne

donnons plus la parole à ceux qui propagent un judaïsme de haine et de division. L'ennemi lui-même, selon la Torah, a droit au respect. Et nous ne sommes pas des ennemis.